

Présentation

La notion de monnaie n'est généralement pas très claire pour le grand public, surtout lorsque l'on se réfère à l'évolution des « cours monétaires de la bourse » et au monde complexe de la finance. Le terme *argent* est au contraire très concret, et cette proximité explique pourquoi c'est lui qui est utilisé dans la plupart des dictons populaires, comme ceux qui affirment que « l'argent ne fait pas le bonheur », « qu'il n'a pas d'odeur » ou qu'il constitue « le nerf de la guerre ». Si les mécanismes boursiers de régulation de la monnaie sont obscurs pour la plupart d'entre nous, et apparaissent comme un jeu d'écriture abstrait, l'argent est concret, palpable, matériel : c'est cette liasse de billets que j'effeuille, ce tas de pièces qui résonne dans ma poche.

Ce qui distingue l'argent de la monnaie pourrait donc se résumer en ces termes : la monnaie n'est qu'un intermédiaire pour permettre aux hommes d'échanger entre eux des biens et des services. L'argent, c'est autre chose : les hommes ont souvent établi un rapport affectif avec lui, comme l'avare de Molière qui caresse les pièces de sa cassette comme d'autres le corps de l'être aimé. L'argent est un *objet* au sens fort, objet de désir et de convoitise, et il prend une valeur en soi comme le fétiche cher aux peuples primitifs. Adorer l'objet en lieu et place du divin qu'il est censé représenter, prendre la proie pour l'ombre, telle est en effet la caractéristique du fétichisme primitif, et partant, du fétichisme de l'argent.

Pour comprendre les mécanismes qui ont conduit à faire, selon l'expression de Marx, de l'argent « un dieu », il nous faut d'abord en revenir à l'**origine de la monnaie**, en rappelant pourquoi dans toutes les civilisations organisées celle-ci s'est substituée au *troc*. C'est là l'objet d'un texte fondateur d'Aristote, extrait de *l'Éthique à Nicomaque*, dont nous suivrons la lecture. Il nous faudra ensuite envisager ce que la **conventionalité de la monnaie** implique au niveau de la confiance réciproque qui doit s'instaurer entre les hommes pour accepter le principe même de cette convention. Enfin, après avoir évoqué l'origine conceptuelle de la monnaie, il faudra décrire cette origine d'un point de vue historique et chronologique, à travers l'examen des **grandes étapes de l'histoire de la monnaie**.

Plan de la journée

1. L'origine de la monnaie.
2. La conventionalité de la monnaie.
3. Les grandes étapes de l'histoire de la monnaie.

I. L'origine de la monnaie

► Cours

Aristote aborde au livre V de l'*Éthique à Nicomaque* la question de l'origine de la monnaie. Pourquoi celle-ci a-t-elle remplacé cette forme primitive d'échange qu'on appelle le troc ? Le troc, en réalité, est difficilement praticable, et il ne dissipe jamais la peur de se sentir lésé. Suis-je bien sûr de ne m'être pas fait gruger en acceptant d'échanger ce manteau contre cette lampe ?

Cette peur pourra se dissiper grâce à la transformation de la valeur qualitative d'un objet ou d'un service en valeur quantitative. Grâce à cette transformation, un objet équivaldra à un nombre qui deviendra son prix. Les nombres sont en effet comparables entre eux, ils sont « commensurables » comme disaient les Anciens, c'est-à-dire, littéralement, « mesurables ensemble ».

L'invention de la monnaie a donc d'abord pour fonction de permettre et de fluidifier les échanges, grâce à l'établissement de relations abstraites entre des objets ou des services. Ces rapports *intellectualisent* le réel, qui se « double » de son équivalence monétaire. Un objet se voit ainsi attribuer une valeur inférieure, supérieure ou égale à un autre, sur le plan numérique.

De fait, grâce à la monnaie, biens et services sont **proportionnés**, là où dans le troc un doute subsiste toujours sur les bonnes proportions et la justesse (sinon la justice) de ce que l'on échange avec ce que l'on reçoit. L'égalité que la monnaie permet de mesurer est donc une égalité proportionnelle. Il serait hors de proportion d'échanger un palais contre une épée, cela serait injuste.

La quantification monétaire du réel

Mais comment s'effectue concrètement le passage du troc à la monnaie ? Il est nécessaire, nous dit Aristote, d'établir d'abord une relation d'égalité entre l'objet produit par le travail de l'un (par exemple d'un architecte) et par celui de l'autre (par exemple d'un cordonnier). La mise en équation des objets doit d'abord se faire selon la forme objet A = x objet B (par exemple : une maison *égale* tant de chaussures). Cette étape est donc capitale car elle revient à exprimer la valeur d'une marchandise *dans* une autre marchandise. Mais à ce niveau, nous ne sommes encore que dans le troc.

Une étape supérieure est franchie quand cette mise en équation trouve son effectivité grâce à la médiation de la monnaie qui va rendre l'hétérogénéité des termes de l'échange homogènes, c'est-à-dire « comparables », en leur substituant un nombre. La maison équivaut désormais à un nombre qui représente sa valeur, et il en est de même pour la paire de chaussures. Au lieu de dire que la maison vaut dix mille paires de chaussures, on pourra dire qu'elle vaut dix mille unités monétaires, dix mille drachmes, dix mille sesterces ou dix mille francs, par exemple. En « libérant » la maison de la stricte relation d'égalité proportionnelle qu'on a établie entre elle et les paires de chaussures, on peut alors la comparer à bien d'autres objets dont on a aussi fixé la valeur monétaire. C'est la possibilité même de ces multiples comparaisons qui va permettre ce qu'on appelle la *fluidification* de l'échange.

La monnaie n'est plus alors seulement un intermédiaire, un « moyen terme », dans la relation d'échange entre la maison et les paires de chaussures. Elle permet de comparer la valeur de la maison à tout autre objet qui se prête à l'échange et dont on a fixé le prix.

L'argumentation d'Aristote

Ce processus de quantification du réel est décrit par Aristote dans *l'Éthique à Nicomaque*, au chapitre v (Livre v), selon les étapes suivantes :

1. Aristote rappelle d'abord que, pour échanger, il faut échanger des choses dissemblables (deux médecins n'ont rien à échanger puisque les termes de l'échange seraient identiques) :

« Il ne peut exister de communauté de rapports entre deux médecins ; en revanche la chose est possible entre un médecin et un laboureur, et, d'une façon générale, entre gens différents et de situation dissemblable ».

2. L'échange doit donc porter sur des choses différentes, mais cette dissemblance pose alors problème. Comment mesurer la valeur des choses à échanger, par-delà leur hétérogénéité ? La seule solution consiste à les rendre « comparables » :

« Aussi faut-il que toutes choses soient en quelque façon comparables, quand on veut les échanger. C'est pourquoi on a recours à la monnaie, qui est, pour ainsi dire, un intermédiaire. Elle mesure tout, la valeur supérieure d'un objet et la valeur inférieure d'un autre, par exemple, combien il faut de chaussures pour équivaloir à une maison ou à l'alimentation d'une personne, faute de quoi, il n'y aura ni échange ni communauté de rapports ».

3. En se substituant aux choses par équivalence numérique, la monnaie va rendre ces choses « commensurables », c'est-à-dire « mesurables entre elles », et c'est la « *communauté de rapports* » que la monnaie instaure qui va permettre de mesurer la valeur de chacun des deux termes de l'échange (la maison, la chaussure) l'un par rapport à l'autre. On sort ainsi du flottement du qualitatif, grâce à l'attribution d'une valeur quantitative précise à chaque chose.
4. La monnaie est donc essentiellement une **unité de mesure** assez réduite pour que tout produit puisse équivaloir à une ou plusieurs de ces unités. Cette mesure est instituée, une institution purement humaine qui dépasse l'hétérogénéité du monde des choses. En outre, elle a été créée par les hommes et ceux-ci pourraient tout aussi bien changer la nature de ce qui est considéré par eux comme monnaie et la rendre obsolète :

« C'est pourquoi on a donné [à la monnaie] le nom de *nomisma*, parce qu'elle est d'institution, non pas naturelle, mais légale (*nomos* : loi), et qu'il est en notre pouvoir, soit de la changer, soit de décréter qu'elle ne servira plus ».

5. Toutefois, le caractère conventionnel de la monnaie ne doit pas nous faire oublier que son institution s'origine dans nos besoins communs, en facilitant les échanges nécessaires à leur satisfaction :

« Et cette mesure, c'est exactement le besoin que nous avons les uns des autres, lequel sauvegarde la vie sociale ; car sans besoin, et sans besoins semblables, il n'y aurait pas d'échanges, ou les échanges seraient différents ».

La conclusion de cet extrait rattache ainsi les fondements de la monnaie à la sociabilité de l'homme, elle-même liée à la **similitude** de leurs besoins. La monnaie est rendue nécessaire par l'interdépendance des hommes sous l'angle du besoin, et elle « matérialise », par son existence même, cette interdépendance. Si les hommes n'avaient pas de besoins, ils ne seraient pas dépendants les uns des autres, et ne feraient pas d'échanges. Et si leurs besoins étaient trop différents, il serait difficile d'établir une *proportionnalité* dans l'échange.

► Résumé d'ouvrage

Essai philosophique

Jean-Jacques Rousseau, *Discours sur l'origine de l'inégalité*, 1755.

Ce célèbre texte de Rousseau, s'il n'affronte pas directement la question de l'invention de la monnaie, tente néanmoins de penser le passage d'une vie autarcique, où chaque homme subvenait lui-même à ses besoins, à une vie organisée selon le principe de la division du travail.

→ La thèse principale

Il s'agit pour l'auteur d'expliquer comment l'état social, la vie en société, sont une conséquence directe de l'échange de biens et de services entre les hommes. Tant que ces derniers se contentaient de peu et se chargeaient eux-mêmes des activités qu'un seul pouvait faire la division du travail n'avait pas lieu d'être. C'est ce que décrit Rousseau en ces termes :

« Tant que les hommes se contentèrent de leurs cabanes rustiques, tant qu'ils se bornèrent à coudre leurs habits de peaux avec des épines ou des arêtes, à se parer de plumes et de coquillages, à se peindre le corps de diverses couleurs, à perfectionner ou embellir leurs arcs et leurs flèches, à tailler avec des pierres tranchantes quelques canots de pêcheurs ou quelques grossiers instruments de musique; en un mot, tant qu'ils ne s'appliquèrent qu'à des ouvrages qu'un seul pouvait faire, et qu'à des arts qui n'avaient pas besoin du concours de plusieurs mains, ils vécurent libres, sains, bons et heureux autant qu'ils pouvaient l'être par leur nature et continuèrent à jouir entre eux des douceurs d'un commerce indépendant ».

L'analyse de Rousseau décrit donc un état où ni la monnaie ni même le troc n'étaient nécessaires, puisque les hommes *n'échangeaient* pas. Et cette autarcie représente pour lui l'équation d'un bonheur parfait. C'est l'accroissement du désir et la recherche d'un certain luxe qui ont conduit à instaurer la division du travail et donc les relations d'échange. Car plus les désirs portaient sur des objets sophistiqués et diversifiés, moins les hommes pouvaient les combler seuls. Dès lors qu'« *un homme eut besoin du secours d'un autre* », tous perdirent l'indépendance des origines. Tel fut le prix à payer pour satisfaire le goût nouveau du luxe et du superflu.

Mais, soutient Rousseau :

« dès l'instant qu'un homme eut besoin du secours d'un autre, dès qu'on s'aperçut qu'il était utile à un seul d'avoir des provisions pour deux, l'égalité disparut, la propriété s'introduisit, le travail devint nécessaire et les vastes forêts se changèrent en des campagnes riantes qu'il fallut arroser de la sueur des hommes, et dans lesquelles on vit bientôt l'esclavage et la misère germer et croître avec les moissons ».

Cette thèse radicale, très critique sur la notion de progrès, est très éloignée de l'analyse d'Aristote qui fondait la sociabilité de l'homme sur la communauté des besoins. Rousseau pense au contraire cette communauté comme la marque d'une « chute » dont l'Histoire est le théâtre et la monnaie le moyen. Une chute, c'est-à-dire une suite de catastrophes qu'une nécessité interne a rendues inéluctable : avec l'interdépendance des hommes dans le travail, apparut, en effet, le réflexe d'accumuler. Certains ayant plus de provisions que d'autres, l'égalité de condition disparut. Pire encore, l'idée de propriété s'introduisit dans l'esprit des hommes, idée qui fut source de tous les maux : l'envie, l'esclavage, les guerres, les injustices. L'histoire humaine, tout comme la vie en société, nous offrent désormais le modèle d'une dégradation de la nature humaine à partir d'une vie rustique et simple, véritable « *paradis perdu* ». La division du travail et le progrès, loin de conduire au bonheur, nous en ont irrémédiablement éloignés.

La thèse de Rousseau s'oppose très exactement à ce qui fait le souffle du Siècle des Lumières dont il est pourtant l'un des contemporains : l'exaltation du progrès, la glorification des sciences et des techniques, dont les productions de plus en plus élaborées permettent de satisfaire un nombre toujours plus croissant de désirs. Ce parti pris de Rousseau, à contre-courant de cet esprit de progrès, n'a pas manqué de susciter à l'époque les moqueries et les sarcasmes de certains penseurs. Ainsi Voltaire raille l'esprit rétrograde de Rousseau qui, dit-il, voudrait nous faire retourner à l'état de « primitif ». Surtout, on reproche à Rousseau dans ce texte de ne pas avoir compris que la société *n'est pas* ce qui va altérer l'essence de l'homme, mais bien ce qui va permettre de la réaliser pleinement.

C'est surtout la philosophie de Hegel, au début du XIX^e siècle, qui s'efforcera de montrer que l'homme est essentiellement un être social, et que la société tisse en lui les mailles de sa « substance » la plus intime. Rendue nécessaire par la division du travail et structurée par la rationalité du droit, la société organisée, *produit* l'homme. Aussi bien sur le plan linguistique

tique, culturel, religieux que moral, l'homme est le produit de sa société et de son histoire. La vie autarcique, sans échange et sans monnaie, ainsi que l'idée du bonheur d'une vie primitive aux contacts restreints, ne sont que des chimères. Quant à l'émergence de l'idée de propriété privée, elle est pour Hegel, non pas le début du malheur du genre humain, mais la marque du triomphe du droit sur les appropriations de fait, fondées elles sur la force dans les premiers âges.

→ Problématique concernée

La référence à ce texte célèbre permet d'interroger la place des échanges dans la vie humaine, et par conséquent la valeur véritable d'une « monétarisation » du monde, consécutive au développement de ces échanges.

► Exemples de sujets

- Pouvons-nous nous passer de l'échange ?
- La monnaie est-elle nécessaire pour établir des échanges ?

► Bibliographie

- René Sédillot, *Histoire morale et immorale de la monnaie*, Éditions Bordas, coll. « Cultures », 1989.
- Véronique Lecomte-Collin et Bruno Collin, *Histoire de la monnaie*, Éditions Trésor du Patrimoine, 2004.

2. La conventionalité de la monnaie

► Cours

Le texte de *l'Éthique à Nicomaque* qui a ouvert notre analyse permet de tirer un certain nombre de conséquences concernant le caractère **conventionnel** de la monnaie. Remarquons d'abord que le langage lui-même repose sur des conventions, définies par l'usage, car le rapport des signes aux choses est purement conventionnel. Aristote appelait d'ailleurs *symbolon* le signe linguistique, par référence au *symbolon* matériel qui était à l'origine une pièce de monnaie cassée en deux que se partageaient deux personnes, ce qui permettait d'avoir un moyen de reconnaissance pour ne pas avoir affaire à un étranger. Dans l'un et l'autre cas, pour le langage comme pour la monnaie, nous indique ainsi Aristote, nous nous trouvons face à des conventions.

Toutefois l'évolution d'une langue ne se décrète pas, alors que la monnaie est une convention qui s'institue par le truchement du pouvoir de l'État qui a décidé de *battre monnaie*. La conventionalité de la monnaie est donc éminemment politique et suppose un certain degré d'organisation sociale. L'émergence de la monnaie présuppose ainsi des hommes capables d'établir des conventions et d'accepter *consciemment* (contrairement à ce qui se produit avec le langage), les évolutions que l'on fait subir à leurs termes. En ce sens, on peut dire que dans une société donnée il existe un **contrat implicite** entre tous les individus pour reconnaître le principe d'une équivalence symbolique entre objets et nombres, mais aussi entre ces nombres et leurs supports matériels. Même si dans les faits, c'est toujours le pouvoir qui fixe les règles de cette équivalence, la convention est ici parfaitement maîtrisée et reconnue comme telle.

Telle société pourra utiliser tel support plutôt que tel autre pour fixer les rapports de proportionnalité entre les objets, et historiquement on sait que les hommes ont commencé d'abord à utiliser des biens-marchandises comme monnaie (un bien ayant une valeur reconnue par tous et capable d'être stocké, coquillage, riz, noix de coco, etc.), avant de passer à la monnaie métallique, de cuivre d'argent ou d'or.

Si le rapport entre un cheval et une carriole est par exemple de 200, on pourra matérialiser ce rapport en donnant au propriétaire du cheval 200 grains de riz ou 200 coquillages ou 200 pièces de métal, ou tout ce qu'on voudra d'autre. C'est une question de convention passée entre les membres de cette société, qui choisiront les supports matériels jugés